

THÉORIES DU LANGAGE AU JAPON

Au début de la réflexion sur le langage, on trouve au Japon les croyances en la magie de la parole (koto-dama) la parole dirigée (koto-muke) ou les mots-tabous (imi-kotoba) qui ont pris leur origine dans l'analogie que l'on établissait entre le langage et le référent. L'acte de parler était donc assimilé à celui d'agir. Cependant, bien que ces croyances aient subsisté sous diverses formes dans la pensée religieuse, c'est surtout l'adoption de l'écriture chinoise par les Japonais qui s'est avérée génératrice d'une attitude nouvelle par rapport au langage.

La date où l'écriture chinoise a été adoptée au Japon sombre dans les récits mythiques et légendaires, mais on constate l'existence d'inscriptions sino-japonaises sur les poteries et les objets en métal dès le VII^e siècle. L'adaptation d'une écriture logogrammatique (produit d'une langue quasi monosyllabique à une langue dont la composante phonologique était essentiellement polysyllabique a rencontré de nombreuses difficultés, d'autant plus que le japonais appartient à une famille linguistique différente de celle du chinois. Dans sa préface chinoise au premier monument littéraire de la langue japonaise—le Kojiki (Chronique des Choses Anciennes - 712), O no Yasumarô a noté:

« Naguère, les mots allaient de pair avec (leurs) sens de façon simple (mais aujourd'hui) d'en faire des phrases et de les composer en vers au moyen de l'écriture (chinoise) est particulièrement difficile. Quand on raconte en expliquant (c'est-à-dire: quand on transcrit le japonais au moyen des idéogrammes chinois), la langue ne s'accorde pas avec l'esprit (= le sens ?), (et) quand on rassemble les sons, le récit s'allonge davantage ».

A côté de la question ci-dessus, à savoir: *comment utiliser les caractères chinois pour noter la langue japonaise*, on a vu se poser une autre question, celle-ci—bien que proche du problème de la traduction—était inconnue en Occident: *comment lire les textes chinois directement en japonais ?* En effet, les Japonais ont inventé une technique de lecture qui consistait à utiliser le point, le crochet, L'angle droit, les traits horizontaux, verticaux, montants et descendants dont le rôle était de servir de marques des rapports grammaticaux. L'origine de ces sigles, appelés kunten en japonais, remonte sans doute aux temps où, en Chine, on avait l'habitude de noter les quatre tons (en chinois *sisheng*) de la langue chinoise aux quatre coins du caractère concerné d'une part, et où on utilisait les signes de ponctuation (virgule, rond, trait) de l'autre. Observons en passant que la lecture directement en japonais d'un texte rédigé en chinois » ressemble davantage à la traduction simultanée qu'à la traduction tout court. De cette façon, L'introduction de l'écriture chinoise au Japon a eu pour effet de susciter les premières réflexions sur la matérialité » du langage ou, autrement dit, sur ses aspects phonétique et morphologique.

A l'époque Heian (794-1192), la conscience de ce qu'un caractère chinois pouvait être utilisé alternativement soit avec sa charge sémantique unitaire (jap.: *kun*, chin.: *xùn*) soit en

tant que marque d'une valeur phonique monosyllabique (jap.: *on*, chin.: *yin* I a conduit les Japonais à élaborer plusieurs syllabaires dérivés de l'écriture chinoise. Deux d'entre ces syllabaires sont toujours en usage au Japon, car ils accompagnent les caractères jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit notamment du *katakana* (lit.: noms apparents partiels (des lettres)) et du *hiragana* (lit.: noms apparents complets (des lettres)). Rappelons que les *kana* (noms apparents) s'opposaient dans l'esprit des scribes japonais aux *mana* (noms réels); ces derniers n'étant rien d'autre que les caractères chinois non déformés et qui conservaient leur sens d'origine.

L'histoire des syllabaires *kana* connaît plusieurs tentatives de systématisation en les ordonnant sous forme de poèmes tels que AME-TSU-CHI..., TA-I-NI... ou I-RO-HA..., mais c'est surtout l'établissement du « tableau des cinquante sons » (*gojû-on zu* — 10^e ou 11^e s.) qui mérite l'attention du linguiste. Ce tableau réunit tous les graphèmes syllabiques *kana* selon deux ordonnées: celle des initiales (consonantiques) et celle des finales (vocaliques). L'idée même de diviser en deux la valeur phonique représentée par un graphème a été empruntée à la méthode chinoise de l'analyse des sons appelée *hansetsu-hô* (en jap.) ou *fanqiè-fa* (en chin.) qui consistait à indiquer la lecture d'un caractère au moyen de deux autres de sorte que les initiales soient représentées par l'un d'eux et les finales par l'autre. Mais l'ordre des graphèmes la, i, u, e, o,—pour les voyelles et k, s, t, n, h, m, y, r, w—pour l'ordonnée des consonnes) semble trahir également l'influence de l'écriture gupta (une transformation septentrionale de l'ancienne écriture brahmi qui datait du 4^e siècle) que connaissaient les moines bouddhistes japonais depuis la fin du 8^e siècle. Ainsi, L'apprentissage des théories bouddhistes du langage « parfait » (c'est-à-dire: *sanskrit*) a ouvert aux Japonais de nouvelles voies d'études qui, plus tard, contribueront à établir les tables de *conjugaison* (*katsuyô*) et la *doctrine du sens des sons* (*ongi-setsu*).

Mentionnons enfin que le besoin de connaître l'écriture en a créé un autre, celui de compiler des ouvrages lexicographiques; le premier dictionnaire des caractères chinois fait par un Japonais était le *Shinsen-jikyo* (recueil des lettres nouvellement choisies) — approx. en l'an 900, tandis que le premier dictionnaire raisonné (onomasiologique) du japonais Wamyô-ruijushô (dictionnaire analogique des termes japonais) a été compilé au début du 12^e siècle.

La deuxième période des réflexions des Japonais sur le langage est intimement liée à la poésie, ou plus précisément à la poétique. Dans un premier temps, il faut mentionner l'importation des canons poétiques chinois qui s'adaptaient tant bien que mal à la langue japonaise. Mais surtout, il convient d'insister sur la nécessité d'édicter des règles de rhétorique poétique à l'usage des membres des jurys lors des concours de poésie (*uta-awase*, lit. joute poétique) qui avaient lieu à la cour impériale. Étant donné que le japonais parlé à l'époque en question n'était plus le même que celui des premières anthologies de poésie, ces recettes s'écartaient souvent de l'idéal fixé qu'était la langue classique (faute de bonne connaissance de cette dernière). C'est pourquoi on a vu apparaître de nombreux traités poétiques. Les questions qu'abordaient les auteurs de ces ouvrages concernaient le *lexique* (*na* ou *kotoba*). L'emploi des *particules et des auxiliaires grammaticaux* (*te-ni-wo-ha*) et l'*orthographe* (*kana-zukai*).

L'une des conséquences de ce genre de travaux était l'apparition de la théorie des concordances des grammèmes (*kakari-musubi hô*) dont les développements ultérieurs ont donné lieu à des réflexions de nature syntaxique. Enfin le souci de fixer les règles

rhétoriques d'une poétique normative a été l'amorce d'une nouvelle préoccupation et notamment la classification et l'établissement des parties du discours.

C'est ainsi par exemple que l'on a vu s'établir la classification tripartite du lexique japonais. Il s'agissait notamment des catégories des *na* (noms) des *kotoba* (verbes et adjectifs) et des *te-ni-wo-ha* /formants grammaticaux). En fait cette classification remonte probablement à deux traditions différentes: (a) celle des scribes/rédacteurs qui préparent les textes chinois pour être lus en japonais (*kundoku*, lit.: lecture explicative) d'où la conscience de la distinction *koto(ba)* / *te-ni-wo-ha* (cf. lexème/grammème) et (b) celle des lexicographes qui aperçoivent la distinction *mono no na* (noms des choses) / *kotoba no i* (sens des mots). Dans ce dernier cas on peut supposer qu'il s'agissait de notions proches de celles qui définissent les « mots concrets » par rapport aux « mots abstraits » dans la tradition occidentale. D'ailleurs rien n'interdit de supposer que cette distinction « noms des choses/sens des mots » reflète l'opposition chinoise « caractères vides (*xuzi*)/caractères pleins (*shizi*) » proposée initialement par les poéticiens chinois et dont on peut trouver au Japon le témoignage chez Ichijō Kanera (1402-1481) dans son couple *kyoji-kotoba* (mots faux)/*jitsuji-kotoba* (mots vrais).

Pour donner un autre exemple du développement des réflexions sur le langage à cette période citons encore l'analyse des dérivations/changements du lexique japonais dans le cadre des études étymologiques: (1) *nobe-goto* (mots allongés): *miru-miraku* « voir - le fait de voir » (2) *tsuzume-goto* (mots raccourcis): *taka-ashitakashi* « échasses » (3) *habuku-koto* (mots abrégés): *orohoka-oroka* « niaiserie » et (4) *tsū-on* ((mots) à un son transformé): *tomoshi-toboshi* « pauvre ». Cette classification des dérivations/changements a survécu sous le vocable *eiyaku-setsu* (théorie des allongements et des abréviations) jusqu'au 18^e siècle.

Depuis la fin du XVI^e siècle et environ une centaine d'années avant les Japonais eux-mêmes ce sont les missionnaires ibériques (d'abord portugais puis espagnols) qui s'étaient attachés à la rédaction des dictionnaires et des grammaires du japonais. Le plus célèbre de ces pionniers européens des études de la grammaire japonaise était le Portugais Joao Rodriguez (1561-1631) qui a rédigé un dictionnaire contenant approximativement 33 000 mots (*Vocabolario da Lingoa de Japam com adeclara, cao em Portugues* — 1603) et deux grammaires japonaises (*Arte da Lingoa de Japam Compostapello*—1604-8 et *Arte Breve da Lingoa Japoa*—1620). Mais les persécutions des chrétiens qui ont commencé au début du XVII^e siècle ont interrompu les recherches des Européens sur la langue japonaise d'une part et ont empêché les intellectuels japonais de l'époque (et même plus tard aussi) de se servir des travaux accomplis par les premiers – de l'autre.

Le véritable essor dans le domaine des recherches sur la langue japonaise commence au Japon au 18^e siècle (c'est-à-dire au milieu de l'époque des Tokugawa) où en réaction par rapport aux « études chinoises » (*kangaku*), s'établissent les « études japonaises » (*wagaku*) ou les « études nationales » (*kokugaku*). Les études chinoises de cette période étaient marquées avant tout par la pensée confucéenne du philosophe chinois Zhu Xi pensée qui nourrissait alors l'idéologie officielle du régime des *shogun* Tokugawa. C'est notamment dans ce cadre des « études japonaises » que l'on voit apparaître les études des lettres (*kokubungaku*) et celles de la langue (*kokugogaku*).

Par rapport à la période précédente, ce ne sont plus les poéticiens qui étudient la langue dans le but de rédiger des prescriptions pour composer des vers plus ou moins bien tournés, mais des érudits attachés à l'étude de tout ce qui constitue le patrimoine du Japon.

Pour cette raison, L'attitude de ces derniers par rapport à la langue japonaise est déjà linguistique proprement dite, car ils se consacrent à l'étude des structures mêmes de leur langue et non à celle de ses figures. Malgré le respect religieux que ces érudits ressentaient envers l'objet de leurs études (l'un des traits principaux des « études nationales » (*kokugaku*) était bien la conviction de la supériorité universelle de la langue et de la culture japonaises), les travaux qu'ils ont laissés se caractérisent par la rigueur scientifique propre à tout le développement des « recherches positives » (*jitsugaku*) de leur époque.

Parmi les plus célèbres des représentants de la « science japonaise » (*wagaku*), on doit énumérer les noms de Keichû (1640-1701), Kamo Mabuchi (1697-1769), Motoori Norinaga (1730-1801), Fujitani Nariakira (1738-1779), Tôjô Gimon (1786-1843), Suzuki Akira (1764-1837) et de Motoori Haruniwa (1763-1828).

Du point de vue des sujets étudiés, L'époque des Tokugawa ne diffère des époques précédentes que par l'intensité des recherches. Ce sont notamment les parties du discours qui présenteront un grand intérêt pour les érudits et, comme nous le verrons plus loin, ce sujet sera abordé de plusieurs façons. Ainsi, pour des raisons philologiques, animés avant tout par le désir d'établir la correspondance entre la langue et l'écriture des anciens textes, les *kokugo-gakusha* (lit.: érudits des études de la langue nationale) ont échangé (sous la forme de polémiques écrites leurs opinions sur l'orthographe historique (polémique entre le moine Keichû, soutenu par Motoori Norinaga, et Tachibana Shigekazu) et sur la phonétique du japonais ancien (polémique entre Motoori Norinaga et Ueda Akinari à propos de l'existence en japonais ancien du /N/ morique final). Il est intéressant de noter aussi qu'à l'occasion de recherches particulières (par exemple sur l'étymologie), on développait souvent des considérations générales. C'est de cette façon que l'on a pu voir Suzuki Akira avancer, dans son ouvrage *Gago onjô-kô* (Réflexions sur les sons de la langue classique), une théorie onomatopéique de l'origine des mots. Il va sans dire que sa théorie pourrait être comparée à l'idée de l'existence d'un rapport naturel (en grec: *physei*) entre les mots et les choses chez les philosophes de l'Ancienne Grèce.

D'autres développements des recherches entamées dans le souci de connaître l'orthographe, donc le système de l'écriture syllabique (*gojû-on* — cinquante sons), ont conduit à l'établissement des premières tables de conjugaison japonaise (*katsuyô*). Cette dernière question et le problème des unités grammaticales (en 1760, on voit apparaître la première tentative de classer les grammèmes en *variables* (*yo*) et *invariables* (*tai*)—Sasakibe Nobutsural étant de nature taxinomique, il est facile d'imaginer pourquoi ce sont justement les parties du discours qui étaient souvent étudiées par les *kokugo-gakusha*.

Les philologues qui, à l'époque des Tokugawa, se sont intéressés le plus aux parties du discours (*hinshi*) sont FUJITANI Nariakira (*Kazashi-shô*, Recueil des (termes) décoratifs — 1767 et *Ayui-shô*, Recueil des (termes) enveloppants — 1778), SUZUKI Akira (*Gengyo shishuron*, Théorie des quatre classes des mots — 1824), TOGASHI Hirokage (*Kotoba no tamahashi*, Le Pont-bijou des mots — 1826), TOJO Gimon (*Katsugo-shinan*, Leçons des mots conjugués — 1840 et *Tama no o no kuriwake*, Le Nouveau classement des fils de bijoux — 1841).

Avant de tirer les conclusions de leurs recherches, nous proposons de passer en revue les théories des quatre *kokugo-gakusha* cités ci-dessus.

FUJITANI Nariakira (1738-1779). Les parties du discours sont au nombre de quatre: (1) *na* (noms, cf. substantifs), (2) *yosoi* (habits, cf. verbes et adjectifs), (3) *kazashi*

(décorations de tête, cf. formants grammaticaux préposés, adverbes, pronoms et conjonctions), (4) *ayui* (jarretières, cf. formants grammaticaux postposés); mais les *na* (noms) constituent une catégorie à part, car « (on) peut facilement les reconnaître par eux-mêmes ». Toutes les catégories sont définies de la manière suivante: à l'aide des *na*, nous nommons les objets (concrets) (*mono*); à l'aide des *yosoi*, nous déterminons les choses (abstraites) (*koto*) et au moyen des *kazashi* et des *ayui* nous aidons les mots ».

Ainsi, comme il a déjà été remarqué par A. I. Fomin, la classification de Fujitani Nariakira implique le critère dichotomique sans pourtant que la logique aristotélicienne soit connue au Japon; les *na* sont les mots qui « se comprennent facilement par eux-mêmes », tandis que les trois autres catégories ne le peuvent pas. Les *kazashi* et les *ayui* « aident les (autres) mots » (*kotoba wo tasuku*), les *yosoi* ne le font pas. Il convient d'ajouter également que Fujitani—bien que d'une façon peu conséquente—s'est servi dans sa classification des oppositions équipollentes: les *na* s'opposent aux *yosoi* comme les « objets » (*mono*) aux « choses » (*koto*, ici = « actions et états »). D'autre part, les *kazashi* s'opposent aux *ayui* selon un critère syntagmatique (distributionnel), car le trait pertinent de cette opposition est bien la place avant ou après le nom de « l'objet ».

L'une des curiosités que peut présenter la classification de Fujitani pour la pensée occidentale, c'est sans doute le fait de considérer les verbes et les adjectifs (dans sa terminologie: *koto*—procès et *sama*—état) comme appartenant à la même catégorie. Rappelons, en effet, qu'en japonais l'adjectif peut à lui seul (sans aucune copule) jouer le rôle du prédicat de l'énoncé.

SUZUKI Akira (1764-1837). Bien que les *kokugogakusha* (érudits des études nationales) de l'époque des Tokugawa se soient efforcés de s'opposer définitivement aux *kangakusha* (érudits des études chinoises), certains principes d'analyse chinois se sont trouvés à la base de leurs recherches. C'est notamment Suzuki Akira qui, étudiant auparavant la philosophie confucéenne, introduit la dichotomie *ti/yong* (en chinois) OU *tai/yo* (en japonais), cf. substance/accidence. Ainsi, la première classe des mots qu'il établit s'appelle *tai no kotoba* (les mots dénotant la substance) et elle est opposée aux deux autres *arikata no kotoba* (les mots d'état) et *shiwaza no kotoba* (les mots d'action), ces derniers étant considérés comme *yo no kotoba* (les mots dénotant l'accidence). En outre, Suzuki Akira dégage une quatrième classe de mots qui est celle des *te-ni-wo-ha* (formants grammaticaux).

La dichotomie philosophique chinoise *ti/yong* n'a été utilisée par ce grammairien que comme critère notionnel. Nous verrons que c'est Tôjô Gimon qui en a fait un critère morphologique, grâce auquel il lui sera possible de dégager des notions nouvelles, celles de *variabilité/invariabilité*.

TOJO Gimon (1786-1846). A la base de sa classification de l'inventaire linguistique japonais en parties du discours, Tôjô Gimon a posé le principe dichotomique *ti/yong*. D'après lui, il y aurait tout d'abord les deux grandes catégories suivantes: *taigen* (mots de substance) et *yôgen* (mots d'accidence). Chacune de ces deux catégories a été ensuite subdivisée en deux sous-catégories; d'une part les *taigen* se subdivisaient en *yûkei* ((mots) formels, cf. substantifs concrets) et *mukei* ((mots) informels, cf. termes abstraits, y compris les pronoms et les formants grammaticaux invariables), de l'autre les *yôgen* sont décrits comme *keijôgen* (mots d'aspect, cf. formes dénotant l'état, la manière et l'aspect), et *sayôgen* (mots d'action, cf. termes dénotant l'action).

Avec la classification de Tôjô Gimon, la dichotomie chinoise *ti/yong* perd son sens philosophique et acquiert une valeur formelle (morphologique). Ainsi, le grammairien japonais arrive à l'utiliser aussi bien pour distinguer entre les « mots de substance » et les « mots d'accidence » que pour établir la classe des grammèmes invariables et celle des grammèmes variables respectivement. Mentionnons également que sa terminologie *taigen/yôgen*, dans l'acception mots invariables/mots variables, a survécu jusqu'à nos jours au sein de la tradition grammaticale japonaise.

TOGASHI Hirokage (1792-1873). Bien que fondée sur celles de Suzuki Akira et de Tôjô Gimon, la classification des parties du discours de Togashi H. dégage trois catégories principales: *koto* (mots), *kotoba* (paroles) et *te-ni-wo-ha* (grammèmes). Les deux premières s'appuient sur un critère sémantique: les *koto* se réfèrent aux substances (*tai*) et les *kotoba* aux accidences (*yo*). Les *te-ni-wo-ha* sont des unités *auxiliaires* (elles ne peuvent pas apparaître sans les *koto* ou les *kotoba*) et *formelles* (qui ne peuvent pas exprimer le « sens profond »). Chacune des trois catégories est subdivisée en plusieurs classes. Ainsi, il y a cinq classes de *koto*, six classes de *kotoba* et cinq classes de *te-ni-wo-ha*.

Pour conclure ce survol rapide des théories relatives aux parties du discours, nous aimerions insister sur le fait que, malgré l'évidence qu'il y avait à répartir les formants grammaticaux dans les classes du lexique correspondantes (solution proposée par Tôjô Gimon seulement), les grammairiens japonais ont préféré conférer aux grammèmes le statut d'unités auxiliaires à part. Cette dernière solution témoigne de l'existence d'un commun accord parmi les *kokugo-gakusha* sur la nécessité (sic) de se fonder sur la distinction essentielle entre les mots « pleins » et les auxiliaires (*te-ni-wo-ha*). Par conséquent, les unités grammaticales (« auxiliaires ») qui constituent une classe différente de celles des unités lexicales dans les subdivisions des *parties* du discours doivent aussi être traitées séparément de celles-ci.

De cette façon, par exemple, les catégories telles que la diathèse, le temps ou l'aspect sont, jusqu'à l'heure actuelle, rangées dans les grammaires traditionnelles japonaises sous une rubrique qui est sans rapport aucun avec les verbes. Et voici maintenant les raisons de ces classifications: (1) *L'objectif essentiellement philologique des études*; Tokieda Motoki, linguiste célèbre de notre siècle, a appelé les études de la période en question: période de la « linguistique annotative » (*chû-shakugo-gaku*), (2) *L'absence d'une théorie du mot*; L'écriture japonaise est une *scriptio continua* où c'est le contraste entre les caractères et les graphèmes syllabiques qui, d'une manière générale, remplit la fonction délimitative, (3) *L'assimilation des grammèmes « auxiliaires » japonais avec les « mots vides » (grammèmes quasi autonomes) du chinois*; les unités grammaticales japonaises étant flexio-agglutinées, elles se laissent aisément séparer des unités lexicales qu'elles accompagnent.

Avant de clore cette très brève revue des classifications des parties du discours, il convient encore d'évoquer l'idée d'un système cohérent qu'avait, à propos du japonais, l'un des plus grands historiens de la langue et de la littérature japonaises, Motoori Norinaga (1730-1801):

« Jadis on considérait les bijoux comme les plus précieux des trésors (...) même quand les bijoux ornaient les objets de beauté céleste, leur effet pouvait être plus ou moins éclatant selon la façon dont ils étaient enfilés; c'est pourquoi le fil qui les reliait n'était pas un objet quelconque; quand les bijoux étaient laissés disjoints ou sans ordre, quelle que soit leur beauté, leur effet décoratif était perdu; c'est de la même manière que la beauté des mots

disposés dans un énoncé dépend avant tout des *te-ni-wo-ha* (formants grammaticaux) qui relient les mots entre eux... »

Laissons sans commentaire ces paroles d'un savant japonais qui a eu l'intuition du rôle de la syntaxe. Mais ajoutons aussi que le même Motoori Norinaga a discuté deux siècles avant ses homologues occidentaux de la triple relation qui réunit en un triangle la *pensée*, le *symbole* et le *référent*.

C'est également au milieu de l'époque des Tokugawa que les Japonais découvrent la structure des langues occidentales. Le hasard a voulu qu'à cause de la politique de fermeture du pays, ce soit le hollandais que les Japonais ont pu étudier au début des contacts entre l'Orient et l'Occident. Et bien que plus tard les études des autres langues européennes (anglais, français, allemand, russe) aient été également développées, celles du hollandais ont été représentatives de toutes les *recherches concernant l'Occident* (*yôgaku*, études de l'Europe).

Les *études hollandaises* (*rangaku*) ont été poursuivies sans rapport avec les *études japonaises* (*kokugaku*); cependant leur influence sur ces dernières sera d'abord sensible puis (dès le début du XIX- siècle, cf. TSURUMINE Shigenobu (1788-1859), *Gogaku Shinsho* (*Nouveau Livre sur l'étude du langage*, 1833) décisive. C'est de cette façon que la tradition grammaticale « nationale » intégrera la terminologie et la méthodologie venues de l'Occident. On verra les nouvelles descriptions du japonais se fondre dans le moule des langues indo-européennes, ou plus précisément, des descriptions grammaticales occidentales. C'est ainsi, par exemple, qu'apparaîtra la classification des parties du discours en *neuf catégories* (*kubon*), celle des formants grammaticaux en six *cas* (*rokkaku*), etc. L'œuvre d'un *kokugo-gakusha*, OTSUKI Fumihiko (1847-1928), *Ko-Nihon-bunten* (*Grande grammaire du japonais*, 1897) constitue l'aboutissement de cette longue tradition linguistique indigène qui, sous l'influence des études hollandaises, a reçu une présentation renouvelée.

Avec la Restauration de Meiji 1868-1912 commence pour les études de la langue japonaise l'époque scientifique proprement dite, car d'une part les études seront plus systématiques, d'autre part davantage spécialisées. C'est notamment le cas d'UEDA Kazutoshi (1867-1937), OTSUKI Fumihiko (1847-1928), YAMADA Yoshio (1873-1958). En Europe, à la même période, la linguistique se trouve sous le signe de l'idéologie historiciste des néo-grammairiens. C'est pourquoi les nouvelles études linguistiques au Japon seront marquées par les travaux de W. Wundt, J. C. A. Heyse, H. Sweet, O. Jespersen, H. Paul, etc. Mais bientôt on constate les influences du maître genevois F. de Saussure, notamment chez Hashimoto Shinkichi (1882-1945) dans sa théorie du *bunsetsu* (syntagme), chez Jimbô Kaku (1883-1965) et autres. Cette influence du structuralisme *européen* (par rapport au structuralisme américain de L. Bloomfield) a trouvé une curieuse résonance chez un fervent défenseur des théories traditionnelles de la grammaire, Tokieda Motoki (1900-1965), car ce linguiste a construit sa propre théorie de la langue (japonaise) tout en s'opposant aux postulats saussuriens. En effet, selon Tokieda, le langage se définit non comme la combinaison des sons avec les sens mais comme le procès très complexe au cours duquel, à travers un canal sonore ou graphique, a lieu l'expression et s'accomplit la compréhension (cf. Humboldt chez qui le langage n'est pas seulement un produit mais aussi une activité). Pour cette raison, si Saussure fonde sa théorie linguistique surtout sur l'étude de la *langue*, Tokieda propose de s'occuper avant tout de la *parole*. C'est ainsi qu'est née sa théorie du *procès linguistique* (*gengo katei-setsu*) présentée dans le « Cours de Linguistique

Nationale a (*Kokugogaku genron*) paru en 1941. Bien que cette théorie constitue en quelque sorte le reflet négatif du *Cours de Linguistique Générale* de Saussure, il n'est pas sans intérêt de constater que, depuis la pénétration de la pensée linguistique occidentale au Japon, c'est sans doute la théorie du langage la plus originale jamais proposée par un Japonais.

Notons à ce propos qu'un autre linguiste, MIKAMI Akira (1903-1971), a tenté, lui aussi, de décrire la grammaire du japonais de l'intérieur sans trop se soucier des écoles importées de l'Occident. Mentionnons également que dans la première période de la linguistique japonaise après la guerre, c'est le structuralisme américain (L'école behavioriste) qui a fait de nombreux adeptes avec Hattori Shirô (né en 1908 comme chef de file. Puis, c'est la grammaire transformationnelle qui s'est très vite répandue avec plus ou moins de succès dans son application à la langue japonaise.

Aujourd'hui, il n'y a pas d'école linguistique qui ne soit pas représentée au Japon. On peut même avancer que la période de l'importation des théories occidentales étant achevée, une nouvelle ère commence pour la linguistique japonaise, L'ère où l'on ressent de plus en plus le besoin de rechercher de nouvelles méthodes (audiovisuelle et computationnelle y comprises) afin de mieux comprendre une réalité linguistique qui est quelque peu différente de celles auxquelles les linguistes se sont habitués en Occident.

BIBLIOGRAPHIE

En langue japonaise

(1) Ouvrages de référence

- FURUTA, Tôsaku et TSUKISHIMA, Hiroshi, *Kokugogaku-shi* (Histoire de la linguistique nationale), Éditions de l'Université de Tokyo 1975, 381 pages.
- KONOSHIMA, Masatoshi, *Kokugogaku-shi gakusetsu* (Précis d'histoire de linguistique nationale), Ofusha 1976, 184 pages.
- MIZUTANI, Shizuo, *Kokugogaku itsutsu no hakken saihakken* (La redécouverte des cinq découvertes de la linguistique nationale), Sobunsha 1974, 154 pages.
- NAGAYAMA, Isamu, *Kokugo-ishiki-shi no kenkyû* (Recherches sur l'histoire de la conscience linguistique nationale, Fukan-shobo 1963, 836 pages.
- NEGORO, Tsukasa, *Te-ni-wo-ha kenkyû-shi* (Histoire de l'étude des formants grammaticaux), Meiji-shoin 1980, 348 pages.
- NISHIDA, Naotoshi, *Shiryô — Nihon-bumpo-kenkyû-shi* (Documents — Histoire des études en grammaire japonaise), Ofusha 1979, 432 pages.
- SAEKI, Umetomo, NAKADA, Norio et HAYASHI, Oki, *Kokugogaku* (La linguistique nationale), Sanseido 1978, 920 pages.
- TABE, Masao, *Kokugogaku-shi* (Histoire de la linguistique nationale), Ofu-sha 1969, 358 pages.
- TOKIEDA, Motoki, *Kokugogaku-shi* (Histoire de la linguistique nationale), Iwanami shoten 1940, dernière édition 1976, 204 pages.

(2) Dictionnaires et recueils de documents

Kokugogaku jiten (Dictionnaire de linguistique nationale), publié par Kokugogakkai (Société de Linguistique Nationale) sous la direction de TOKIEDA Motoki, Tokyodo 1955, 1249 pages.

Kokugogaku kenkyû jiten (Dictionnaire des recherches en linguistique nationale), publié sous la direction de SATO Kiyoji, Meiji shoin 1977, 1007 pages.

Kokugogaku-shi shiryô-shu (Recueil de documents de l'histoire de la linguistique nationale), publié par Kokugogakkai (Société de Linguistique Nationale) 1979, 220 pages.

Nihon no gengogaku (La linguistique au Japon), collection de documents en 8 volumes publiée sous la direction de HATTORI Shiro, KAWAMOTO Shigeo et SHIBATA Takeshi, Taishukan 1978, en cours, chaque volume contient environ 650 pages.

En langues occidentales

BEDELL, George, « Verbs and Adjectives in literary Japanese according to Suzuki Akira », in: *Papers in Japanese Linguistics*, vol. 1, N° 1, June 1972, États-Unis.

DOI, Toshio, *The study of language in Japan*, Shinozaki shoin 1976, 355 pages.

McEWAN, J. R., « Motoori's view of phonetics and linguistics in his MOJIGOE NO KANAZUKAI and KANJI SAN'ONKO ».

FISCHER, Claus; KISHITANI, Shoko and LEWIN, Bruno, *Japanische Sprachwissenschaft*, Sansyusya Publishing Co, Ltd, 1974, 213 pages.

FOMIN, Aleksandr I., « Un chapitre d'histoire de la linguistique japonaise », trad. du russe par André Włodarczyk (titre original: Iz istorii japonskogo jazykoznanija), in *Travaux du Groupe de Linguistique Japonaise*, vol. I, Université Paris VII, mai 1975.

KONRAD, Nikolaj. I., « O jazykovom suscestvovanii », in *Japonskij lingvisticskij sbornik*, Izd. Vostocnoj Literatury, Moskva 1959.

MAES, Hubert, « La terminologie grammaticale japonaise », in *Travaux du Groupe de Linguistique Japonaise*, vol. I, Université Paris VII, mai 1975.

MAES, Hubert, « Un point d'histoire terminologique — *dôshi* », in *Travaux du Groupe de Linguistique Japonaise*, Vol. I, Université Paris VII, mai 1975.

MAES, Hubert, « Un point d'histoire terminologique—*taigen-yôgen* », in *Travaux du Groupe de Linguistique Japonaise*, Vol. I, Université Paris VII, mai 1975.

MAKINO, Seiichi, « Traditional and present theories of language (Hashimoto, Tokieda) », in *Some aspects of Japanese Nominalisations* du même auteur, Tokai University, Tokyo 1969.

MILLER, Roy A., *The Japanese Language*, Chapter 8, The University of Chicago Press, Chicago & London 1967.

NEUSTUPNY, J. V., « From school grammar to Kuno — a note on some trends in the development of Japanese linguistics », in *Linguistic Communications 15, Papers in Japanese Linguistics 3*, Monash University, Melbourne 1975.

Revue trimestrielle "LANGAGES", (N° 68), Éditions LAROUSSE Paris 1982

YANADA, S., « Motoori Norinaga's contribution to a scheme of Japanese grammar », in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, No 13, University of London, 1950.